Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Band: 27 (1970)

Heft: 10

Rubrik: Les pratiquants

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les pratiquants

par Noël Tamini

Savoir souffrir et patentier

Aux Jeux olympiques de Rome, en 1960, un garçon rageur et généreux fut, bon gré mal gré, le «lièvre» idéal de l'inoubliable Erb Elliott. Il s'agissait de la finale du 1500 m. Elliott réussit ce jour-là à courir cette distance en 3'35"6, nouveau record du monde. Du même coup, il distança nettement ses adversaires, et notamment Michel Jazy, médaille d'argent. Quant à Michel Bernard, une fois de plus il avait tiré les marrons du feu, mais pour en régaler ses adversaires. Les performances de Ryun et de Wadoux ont fait un peu oublier celles d'Elliott et de Jazy. Et Bernard? Lui, on continue à en parler, mais au présent. D'ailleurs, noblesse oblige. A près de 39 ans, Bernard n'a-t-il pas récemment couru un 5000 m en 13'47"8, nouveau record personnel.

— Vous avez près de 39 ans. Pourquoi courez-vous encore? Telle est l'une des questions que lui a posées un reporter de «L'équipe».

— Depuis que je fais du sport, je m'occupe des jeunes au sein de mon club. Je n'arrête pas de leur dire: vous manquez de volonté, vous ne savez pas vous battre, vous ne savez pas souffrir, vous êtes des feignants. Dans ces conditions, vous comprenez qu'il m'est difficile d'être tendre avec moi-même. Je ne peux pas me dérober, je suis pris au piège. C'est comme certains soirs où je n'ai pas envie de m'entraîner, mais ils viennent frapper à ma porte, et il faut bien que j'y aille.

— A quoi attribuez-vous votre longévité?

— Tout d'abord, quand je fais quelque chose, je le fais bien ou pas du tout. D'autre part, le sport n'est pas pour moi une contrainte, c'est au contraire un dérivatif. Cela m'a permis de conquérir une certaine maîtrise de moi, de voyager, de connaître des gens. C'est aussi un médicament. Quand j'arrive en forêt, même si je suis fatigué, nerveux et de mauvaise humeur, une demi-heure plus tard, tout cela est oublié. Et puis, je n'ai jamais eu peur de l'échec qui, de toute façon, ne compromettait pas ma situation sociale. (Bernard est chef d'atelier dans une usine du Nord.)

— En quinze ans, la course à pied a beaucoup évolué. En quel sens, selon vous?

— En ce qui concerne le demi-fond et le fond, il n'y a pas de problème: il faut savoir souffrir. Or, la vie devient telle que l'on aime de moins en moins souffrir. Les jeunes ont peut-être des qualités plus grandes, mais ils ne savent pas souffrir.

— Quelle est votre opinion sur la crise actuelle du demi-fond?

— A mon avis, il y a plusieurs façons d'essayer de la résoudre. Il faut d'abord multiplier les contacts avec les étrangers et ne pas vivre en vase clos. Ensuite, il faut

revenir à une conception plus saine de l'entraînement.

Quand je vois ou quand j'entends autour de moi certaines choses, je revois Charlot dans «Les temps modernes». Il faut revenir à un entraînement naturel qui ne risque pas d'abrutir et d'écœurer. Le fractionné, dans une certaine mesure, c'est un assassinat. Du moins, je le crois; aussi n'en ai-je jamais abusé. Enfin, il faut répéter aux jeunes qu'on ne devient pas un champion en un an. Il faut du temps. Les révélations spontanées ne durent pas.

— Quand un jeune vient vous dire qu'il voudrait devenir un champion, que lui dites-vous?

— Je lui dis qu'un champion, ce n'est pas une vedette ou un artiste. Ensuite, je le mets sérieusement à l'épreuve dans le domaine de la volonté. C'est mieux qu'une longue discussion.

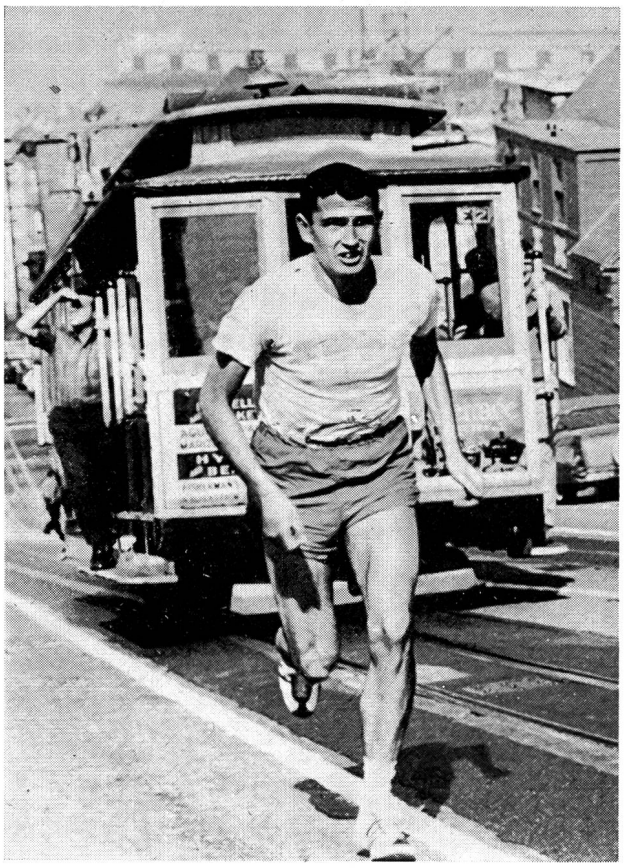
A bons entendeurs, salut!

Une quête individuelle

Après Nurmi et Zatopek, Ron Clarke est maintenant tout à fait entré dans la légende. Avec autour du cou cette «dérisoire» médaille de bronze qui continue à le narguer, lui, l'homme aux records et aux exploits. Homme, record, exploit... Ses contemporains se souviendront surtout de l'homme. Au moment de quitter définitivement la scène, à 33 ans, Clarke a eu des paroles qui expriment bien son extraordinaire personnalité.

«Il s'est trouvé, a-t-il dit, que l'athlétisme m'a réussi, et qu'il m'a apporté énormément de choses, surtout ses voyages et ses contacts. De cela, je le remercie de tout cœur, mais ce fut toujours un bon moyen de me délasser. De toute manière, j'ai découvert au fil des années qu'une carrière d'athlète était une quête individuelle, personnelle, et que le cadre, le public, comptaient peu en fin de compte. A vingt ans, je ne pensais pas ainsi. Aujourd'hui oui.

— Essayerez-vous, lui a-t-on demandé, de rendre l'athlétisme plus populaire en Australie?



«Le cadre, le public comptent peu en somme...» (Ron Clarke)

— Non. Pourquoi? Que l'on parle des athlètes n'est pas important, et les spectateurs ne sont pas utiles. Il faudrait seulement que pour certaines disciplines techniques (les concours) les installations soient plus nombreuses. Mais pour les coureurs, les facilités d'entraînement, l'intervention du public ne sont pas essentielles.

Ce sont les propres paroles du grand Clarke, ne l'oublions jamais.

Aide-toi toi-même

Compatriote de Clarke, Doubell fut, à la surprise générale, vainqueur du 800 m des Jeux olympiques de Mexico. En voilà un qui ne manque pas non plus de lucidité.

— Arrivez-vous à concilier l'athlétisme et votre métier en Australie ?

— Difficilement. J'ai même un peu sacrifié ma profession de programmeur sur machine électronique pour vivre dix ans de voyages, d'aventures, de courses. Ce que j'acquiers maintenant vaut bien tous les métiers du monde.

— Avez-vous des facilités pour vous préparer ?

— Aucune. L'athlétisme est fort méconnu chez nous. Nous y croyons du reste très peu. Il n'y a pas de public, pas d'ambiance; peu de gens autour de nous aiment ce sport. Par exemple, dans mon club, le Melbourne University, nous nous débrouillons seuls. Ron Clarke est trésorier, moi secrétaire; les anciens champions Elliott et Landy sont vice-présidents.

La qualité des athlètes ne serait donc pas forcément proportionnelle au nombre des dirigeants et à l'importance des facilités accordées! Mieux: les difficultés, un certain isolement, favoriseraient l'éclosion de certains grands talents ? Il y a là de quoi étonner... des non-pratiquants.

Sept opérations n'ont pas entamé son moral:

Brumel regarde vers Munich avec confiance

(traduit par Noël Tamini)

(d'après une interview de A. Srebnizki, correspondant de l'APN, parue dans «Leichtathletik»)

— Qu'en est-il maintenant de votre jambe blessée ?

— Vous parlez bien de la jambe droite ? Elle ne me cause plus aucun souci maintenant. La 6e opération, une brillante réussite du docteur Jelisarov, m'a permis de reprendre l'entraînement et la compétition. Au début de mai, j'ai subi une 7e opération, à la jambe gauche cette fois-ci.

— Et pourquoi cette nouvelle opération ?

— Une blessure au genou m'empêchait de sauter. C'est une vieille histoire. Aux Jeux de Tokyo, je sautais encore de la jambe atteinte. Autrement, en fait, cette blessure ne me gênait pas du tout. Je pouvais marcher, courir, je ne sentais rien. Mais en sautant durant un entraînement intensif, je ressentais de violentes douleurs.

— Pour autant que je le sache, cette fois-ci vous n'avez pas eu recours à Jelisarov, celui que vous appelez votre second père. Pour quelle raison ?

— Jelisarov est un incomparable virtuose du traitement des lésions osseuses. Mais en l'occurence, j'ai dû me confier à Vladimir Baschkirov, un spécialiste du traitement des tendons, à la clinique médico-sportive de Moscou. De toutes les opérations que j'ai subies au cours de ces quatre dernières années, ce fut sûrement la plus atroce et la plus douloureuse: le chirurgien devait travailler à même la chair vive. L'opération de Baschkirov réussit à merveille.

— Et maintenant ?

— Il m'a fallu porter longtemps un plâtre; il n'y a pas longtemps qu'on me l'a ôté. La jambe me paraît en excellent état, mais elle n'est plus habituée à travailler, et je n'ose pas la soumettre déjà aux efforts de l'entraînement. Je viens de commencer à courir un peu. J'espère pouvoir bientôt m'entraîner plus fort.

— Vous n'avez donc pas perdu l'espoir de revenir à la compétition ?

— C'est pour cela seulement que j'ai pris le risque de cette opération, et que je me suis livré au bistouri du chirurgien, car en soi cela n'était pas absolument nécessaire. J'aspire tellement à sauter et à réussir de grandes performances. L'an dernier, j'ai passé 2 m. 06, mais mon genou m'empêchait d'en faire plus. Maintenant, je vais essayer de recommencer. Je suis sûr que je réussirai; d'ailleurs, sans foi on ne peut pas vivre.

— De toute façon, cette saison est perdue pour vous, n'est-ce pas ?

— Pas tout à fait. J'ai dû en réalité — et c'est tout naturel — réviser le programme que je m'étais fixé pour l'été. Je ne pourrai pas participer aux championnats nationaux ni à la Coupe d'Europe, comme je l'espérais il y a une année. En fait, je serai alors en train de travailler ma condition physique. A la fin de la saison toutefois, et si rien de grave n'arrive entretemps, j'aurais sans doute recommencé à sauter. J'aurai peut-être même participé à deux ou trois compétitions officielles. A vrai dire, il me faut encore attendre un peu pour parler de mes projets. Attendre de savoir clairement ce que je peux tirer de ma jambe gauche.

— Les championnats d'Europe se dérouleront dans une année à Helsinki; l'année suivante, Munich organisera les Jeux olympiques. Que pensez-vous à ce sujet ?

— En mon for intérieur, d'ici là j'espère être devenu assez fort pour rivaliser avec les jeunes sauteurs de différents pays. Je compte donc participer aux deux manifestations.

— En 1972, vous aurez 30 ans. Ne serez-vous pas un peu trop âgé pour être encore de la partie ?

— C'est absurde ! un sportif qui mène une vie bien réglée, qui ne gâche pas sa santé, demeure jeune plus longtemps qu'on ne l'admet ordinairement. L'exemple le plus caractéristique, c'est celui de mon ami Igor Ter-Ovanessian: il a 32 ans, mais il envisage très sérieusement un succès à Munich lors de ses 5es Jeux olympiques. Et ses espoirs sont parfaitement fondés, puisque Ter-Ovanessian demeure l'un des meilleurs sauteurs européens.

— Nos lecteurs aimeraient connaître votre avis au sujet du fosbury-flop, le style de saut à la mode actuellement.

— Cette méthode peut fort bien convenir à Richard Fosbury, champion olympique. C'est un saut qui ne manque d'ailleurs pas d'attrait: course d'élan arquée,

et passage de la latte à la renverse. Certes, la méthode de Fosbury fait école. Plusieurs de ses adeptes, et le Hongrois Istvan Major, par exemple, n'obtiennent toutefois pas de très grands succès. Ce qui est bon pour l'inventeur d'une technique peut ne pas l'être dans la même mesure pour ses «disciples». L'original reste différent de la copie, on le sait depuis toujours. Techniquement, le fosbury-flop ne me paraît pas judicieux: la constante crainte de se blesser à la réception incite le sauteur à une trop grande prudence, au moindre risque, et l'empêche en fin de compte de donner son maximum. Je suis très profondément convaincu que la vieille et bonne technique du rouleau ventral, celle qui m'a permis d'améliorer à six reprises le record mondial, est plus sûre et plus économique. Elle ne manque d'ailleurs pas non plus d'élégance. J'en suis persuadé: si Fosbury avait réussi à maîtriser le rouleau ventral, il pourrait améliorer d'au moins 2—3 cm la performance (2 m 24) qu'il réalisa à Mexico.

Je crains d'ailleurs pour quelques-uns de nos jeunes qui ont adopté cette nouvelle manière de sauter. Et tout particulièrement pour un Kestutis Schapka, un sauteur très doué, mais qui maintenant plafonne; tout simplement, à mon avis, parce qu'il a renoncé au rouleau ventral.

Au demeurant, je ne tiens pas à jouer au prophète infaillible. Après tout, il est possible que je me trompe.
— Votre record du monde (2 m 28) a plus de 6 ans. Jusqu'ici, personne n'a réussi à l'égaler. A votre avis, cela va-t-il durer longtemps encore ?

— C'est juste: mon record a pris de la bouteille. Je pense que quelqu'un l'améliorera bientôt. Peut-être Fosbury lui-même, ou mon jeune ami Valentin Gavrilov, le champion d'Europe d'Athènes. Je dois convenir que pour le moment je ne vois pas d'autres candidats. Mais ces sauteurs-là sont vraiment doués. Il faut dire aussi que la cendrée de la piste d'élan est devenue matière synthétique. Le tartan et d'autres matériaux analogues aident les sauteurs à gagner quelques centimètres par rapport aux pistes d'élan de naguère, à celle notamment où j'ai établi mon dernier record du monde.

— A part le sport, quelle est votre activité actuelle ?

— J'ai enfin terminé un grand travail: j'ai donné aux éditions APN un livre de mémoires sur mes sauts. Je travaille aussi, avec les gens de la Mosfilm, au scénario d'un film sportif.

Chez nous

Concours pour les participants aux cours de maîtres de gymnastique des universités suisses et au stage d'études à l'Ecole fédérale de gymnastique et de sport

1) Pour encourager les travaux dans le domaine des sciences sportives, l'Institut de recherches de l'Ecole fédérale de gymnastique et de sport de Macolin organise un concours pour le meilleur travail de diplôme. Le prix s'élève à 1000 fr. (En cas exceptionnels, le prix peut être partagé entre plusieurs gagnants.)
2) Le concours est ouvert à tous les participants aux cours de maîtres de gymnastique des universités suisses et au stage d'études à l'Ecole fédérale de gymnastique et de sport. Ils doivent envoyer leur travail de diplôme jusqu'au 1er novembre de l'année des examens finals (diplôme II de maître de gymnastique ou diplôme de maître de sport), en quatre exemplaires, avec le mot de reconnaissance «Concours», à l'Institut de recherches de l'Ecole fédérale de gymnastique et de sport, 2532 Macolin.
3) La condition pour l'attribution du prix est un travail de diplôme se basant sur les principes scientifiques valables dans le domaine en question. Comme dans toute publication scientifique, les citations doivent figurer dans une bibliographie.
4) Il faut joindre au travail de diplôme (également en quatre exemplaires):

— les détails personnels
— un bref curriculum vitae
— l'attestation du responsable resp. de l'expert de la discipline
— la déclaration d'avoir personnellement rédigé le travail.

5) Un jury nommé par l'Institut de Recherches de l'EFGS juge définitivement les travaux. En cas de besoin, il peut faire appel à des experts. Le jury désigne le gagnant jusqu'à la fin de l'année. Il fait part de sa décision à tous les concurrents.
Les quatre exemplaires du travail de diplôme et des annexes restent en possession de l'EFGS.
6) Il est prévu de publier le travail du gagnant. A cet effet, l'EFGS accorde son aide dans la mesure de ses possibilités.
7) Le prix est mis au concours pour la première fois en 1970. Il est prévu de répéter ce concours tous les ans.

Ecole fédérale de gymnastique et de sport
Le chef de l'Institut de Recherches:
Prof. Dr méd. G. Schoenholzer

Prof. Dr phil. Rolf Albonico

par le prof. Dr méd. G. Schönholzer

En avril 1970, le prof. Dr phil. Rolf Albonico a été nommé professeur titulaire de l'Université de St-Gall pour les sciences économiques et sociales. Plusieurs liens rattachent le prof. Albonico aux sports en général, aux sports universitaires en particulier — qu'il a structurés lui-même à St-Gall d'une façon magistrale — et à l'Ecole fédérale de gymnastique et de sport. Comme membre de l'ancienne section «Recherches» de l'E. F. G. S., il contribua énormément à l'élaboration des projets qui menèrent à l'institut actuel, mais son champ d'activités comprenait également l'enseignement de la biologie, de l'étude du mouvement et de la sociologie au stage d'étude. Après l'inauguration de l'Institut de recherches, le prof. Albonico devint collaborateur à titre permanent de la section «sociologie». Cette position lui permit de créer les bases de la sociologie sportive suisse en développant de propres travaux et en dirigeant des projets d'autrui.
Nous ne voulons non seulement souhaiter à ce fidèle ami de l'E. F. G. S. une excellente carrière dans cette large activité scientifique et didactique, mais également constater avec joie que pour la première fois en Suisse une université réserve dans son corps enseignant une telle place à un prof. d'éducation physique. Le fait qu'il soit en même temps prof. d'anthropologie représente un lien étroit entre le sport et les science, si nécessaire dans notre pays.
Nous tous exprimons nos remerciements au prof. Albonico et à l'Université de St-Gall pour le travail de pionnier qu'ils ont accompli dans cette synthèse.